

Le combat antiraciste d'Isabelle Boni-Claverie

Bourgeoise, parisienne, diplômée, elle n'a aucun des handicaps supposés freiner son intégration. Face à la discrimination, cette réalisatrice analyse le regard de la France sur ses citoyens noirs (1).

Rencontre

« J'aimerais tellement ne plus avoir à penser que je suis noire. » Lumineuse et vulnérable, Isabelle Boni-Claverie, 45 ans, porte en elle la blessure de l'exclusion. Mais cette combattante de l'altérité, souvent sur la défensive, toujours dans la résistance, argumente avec esprit. « **Les Blancs ont un immense avantage, dont ils n'ont même pas conscience. Ils ignorent qu'ils sont blancs.** »

Réalisatrice – elle est l'auteure d'un documentaire également intitulé *Trop noire pour être française*, diffusé sur Arte l'année dernière – elle a fait le choix du récit autobiographique pour que « **tous ceux qui ne sont pas concernés par le racisme ou les discriminations ethniques se disent : ce n'est pas que le problème des autres. Nous ne pouvons pas faire autrement que de vivre ensemble.** »

Des balayeurs de rue

Cette hantise de la différence, sa mère biologique, Ivoirienne et noire alors que son père est métis, Ivoirien et Français, la connaît bien. « **Elle craignait que mon teint sombre ne me disqualifie aux yeux de ma famille paternelle** », raconte Isabelle. Elle ne se trompe pas.

C'est le début des années 1970, à Abidjan. Président de la Cour suprême, le grand-père paternel est de noble extraction. « **Je porte son nom, je suis une Boni**, insiste la jeune femme. **À cette époque, cela pèse encore.** » Naguère conseiller de François Mitterrand en France lorsque celui-ci était chargé de la France d'outre-mer, il a été ministre de la Justice sous Félix Houphouët-Boigny, président de l'indépendance.

La maman, qui veut continuer ses études, est expédiée dans un pensionnat. Le papa, diplomate, nommé à l'ambassade de Côte d'Ivoire à Washington. Et le bébé confié à une tante, Danièle, et à son mari Georges Claverie, à Paris. La filiation de l'enfant est comme effacée.

Le couple vit sur un grand pied. Lui



Isabelle Boni-Claverie. « Je crois au pacte républicain et au vivre ensemble. »

est conseil juridique, elle une journaliste qui deviendra ministre de la Communication. Il est conservateur, nostalgique de la grandeur de la France et de ses colonies. Elle est de gauche, de sang-mêlé et apprend à sa fille adoptive que « **ce qui compte, ce n'est pas la race, c'est la classe.** ». Dans l'appartement de 450 m², près de la chic Plaine Monceau, la petite brune aux yeux châtaigne joue avec sa gouvernante suisse. Les seuls Noirs qu'elle aperçoit sont des balayeurs de rue.

Injonction de l'intégration

La prise de conscience va venir de l'école. Dans cet établissement catholique huppé, une crèche de Noël est organisée. La maîtresse lui de-

mande d'incarner Balthazar, l'un des trois Rois mages. « **Il n'y a pas d'autre élève noir dans la classe** », réplique l'enseignante. « **Quel est ce terme mystérieux qui l'emporte sur tout le reste ?** », s'interroge la gamine de 7 ans qui, lucidement, se trouve plutôt « **marron foncé** ».

Cette opposition de couleurs, si normative, construit désormais sa vie. En négatif quelquefois. Brièvement de retour en Côte d'Ivoire, elle se sent exilée au pays de ses racines, bourgeoise française à l'accent parisien. De retour à Paris, après une scolarité à Bordeaux où l'on pense qu'elle appartient à un nécessaire quota d'étudiants étrangers, elle entre à la Femis, la grande école de cinéma. On lui parle films africains et condition noire.

« **Il y avait une sorte de bienveillance intellectuelle occultant ce que j'étais réellement. Je ne comprends pas cette injonction de l'intégration. Comment s'intégrer dans une nation qui est déjà la sienne ?** »

Ce racisme contemporain, comme une évidence, la scénariste – elle travaille pour la télévision (*Plus belle la vie*) et le cinéma (*Sexe, gombo et beurre*) – le rencontre au quotidien. Quand elle cherche un appartement, quand elle promène ses deux bambins au parc où on la considère comme une nounou. « **J'ai l'impression d'être française à mon insu** », croit-elle, un peu triste.

Guerre aux stéréotypes

Depuis l'affaire Guerlain – le parfumeur a été condamné, en 2012, pour injure raciale – et la création du ministère de l'Identité nationale, sous Nicolas Sarkozy, « **la parole raciste s'est libérée. Comme l'antisémitisme. L'esclavage et la Shoah sont mes deux humanismes** ». Sa guerre aux stéréotypes et à ce sentiment injuste et infini de n'appartenir qu'à une minorité, Isabelle Boni-Claverie la livre avec détermination. Jusqu'aux Nations Unies où elle a évoqué, à Genève, la place des femmes noires en France.

Faut-il retirer de l'espace public le nom de Colbert comme l'a récemment suggéré le Conseil représentatif des associations noires de France ? « **Au nom de la non-repentance, gardons les rues Colbert**, répond-elle. **Cependant, par souci de vérité historique, il faudrait a minima ajouter sur les plaques, qu'en plus d'avoir été ministre de Louis XIV, Colbert est aussi à l'initiative du Code noir qui a institutionnalisé l'esclavage dans les colonies françaises. Je suis pour qu'on dise l'histoire, y compris dans ses zones d'ombre.** »

Pascale MONNIER.

(1) *Trop noire pour être française*, Tallandier, 348 pages, 19,90 €.

Contact : www.50nuancesdenoir.com

